

MUR 1771

Cent vingt-et-unième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1982.

Mes chers confrères,

Je ne vous apprends rien. Notre Bois Sacré a connu quelque émoi. Ses doux zéphyrs faillirent se muer en tramontane. Par bonheur, l'alerte fut courte et nos bocages ont repris leur paix coutumière. Mais il importe, je crois, de s'arrêter à ce trouble insolite.

Coup sur coup, trois événements ont provoqué cette perturbation. Le premier fut la publication de l'«Alphabet des lettres belges de langue française», une synthèse audacieuse, forte de près de cent quatre-vingts noms, allant des pionniers jusqu'aux éliacins. Pour les vivants, une centaine. Quel honneur de figurer parmi les fortes têtes de notre littérature ! Car le choix fut sévère. Si l'on n'y trouve pas le Hugo Belge Charles Potvin, ni Weustenraad, le chantre du remorqueur et du haut-fourneau, en revanche, la présence de Van Bommel fait plaisir. On a trop oublié l'auteur de «Dom Placide» et du «Guide sur le chemin de fer de Luxembourg», un ouvrage réédité maintes fois, paraît-il.

Dans une introduction massive de 200 pages sur un ouvrage de 312, Marc Quaghebeur analyse gravement les remous obscurs qui agitent l'âme de ces auteurs en quête d'une belgitude insaisissable. Nous devons à Léopold Sedar Senghor l'invention de la négritude, le modèle d'où est née notre formulation si commode pour situer nos travaux d'introspection.

D'usage externe, si j'ose dire, car, à l'intérieur, il ne saurait convenir à la Wallonie farouchement à la recherche de sa propre âme. J'allais oublier Bruxelles, mais, dans ce domaine, la capitale ne compte pas. Elle ne peut, hélas, se réclamer d'aucune race. Or, tout est là, nous le savons depuis les théories du comte de Gobineau. Un certain Hitler en fournit une démonstration sans réplique. Si la belgitude a de la peine à s'affirmer, des jeunes s'efforcent pourtant de lui créer une image à nulle autre pareille en malaxant le langage dans un effort héroïque vers l'indicible.

Le deuxième événement ? Il s'agit de cette anthologie de la littérature française de Belgique, intitulée «Cent auteurs». Le choix, à quelques exceptions près, se borne à des vivants, tous jugés dignes de servir de modèles à la jeunesse plus ou moins studieuse. Cent auteurs ! Si, sur la même base, la France devait opérer pareille sélection, il lui faudrait proposer quelque mille huit cents noms à la dégustation des potaches unis aux escoliers.

Faut-il le dire ? Dans les deux cas, ces quelque cent élus mettent en rogne les trois cents autres, eux aussi, peu ou prou écrivains, mais évincés selon des normes abyssales. C'est là une solide tradition. A part tels noms inévitables, on dirait une fantaisie ailée, pimentée parfois de quelque trait sournois. La joie intense de supprimer un confrère ami, ou pour faire original, de sortir de l'ombre un indécrottable, de quoi faire pâlir ses pareils outrés.

Dans l'introduction de ce travail passionnant, Charles Bertin, le neveu de Plisnier, vante le Fonds national de la littérature, «mais souhaitons surtout, dit-il, qu'un service ministériel ne porte atteinte à son autonomie, la liberté du Fonds national est la liberté même de la littérature.» Sur ce, il déplore la cassure «entre quelques écrivains de moins de quarante ans et la plupart des autres». Et de parler d'une «camarilla». Il a raison, le neveu de Plisnier, mais n'en fut-il pas toujours ainsi ? Cette étiquette, je l'entendis acoler plus d'une fois, hélas, aux membres de ce Fonds national, garant de la liberté...

Charles Bertin termine sur une prophétie. Les Flamands désormais n'écriront plus en français. Les derniers sont des survivants d'une période révolue. Il se peut. Certes, la Flandre s'est réveillée, et la Wallonie essaie de le faire. La Belgique, en attendant, patauge en plein nationalisme, cette plaie née au XIXe siècle, à la suite des hauts faits de l'éminent massacreur dont les Français sont si fiers. Et je pense à ces pèlerins du 18 juin, allant s'incliner à Waterloo devant l'Aigle meurtri. De fougueux Wallons, jadis l'oncle de Charles Bertin en était.



Mon idée ? il faut foutre la paix aux écrivains. Un Flamand usera du français si bon lui semble, comme l'ont fait des Russes et des Roumains, comme tel Noir du Sénégal ou de la Martinique. La langue anglaise jouit de ce même attrait. Je ne vois pas, je l'avoue, un Wallon se livrer à un exercice aussi insolite...

J'allais oublier le troisième événement. Nous le devons à l'A.E.B. Dans un numéro de «Nos Lettres» a paru une protestation. Energique, de surcroît. Et contre une initiative officielle ! J'en eus, ma parole, le souffle coupé.

Le motif ? Quatre auteurs désignés d'autorité pour servir de pôles d'attraction à une action publicitaire engagée par le pouvoir, avec le concours d'une série de libraires. Quatre auteurs, vous entendez bien ? Un poète mort, deux poétesses chevronnées et un représentant de cette camarilla dont parle Charles Bertin. La protestation est restée furtive car l'A.E.B. n'a plus insisté. Les arcanes d'un choix ne demeurent-elles pas toujours impénétrables ?

Nous passons notre vie à choisir : un manteau, une femme, une voiture. A part ces délices banales, il en restent de plus excitantes, celles de juger ses semblables. A côté des aréopages, nommés jurys ou comités de lecture, œuvrent les solitaires, les aristarques appelés critiques. Exerçant leur ministère sans contrainte, ils peuvent étancher à loisir cette soif de puissance inhérente à l'homme. Si un magistrat est lié à un code, d'où un champ de manœuvres restreint, le critique, lui, est omnipotent. Il loue ou pulvérise, va du chef d'œuvre au navet. Un seul ennui à cet exercice enivrant : ses jugements restent. Or, en louchant du côté de l'histoire, une seule vérité apparaît évidente : il est bien difficile de juger ses contemporains.

Aussi je vous dis, confrères absents de ces cent proposés à l'admiration des foules, ne vous en faites pas. Croyez-moi, tous les espoirs sont permis. Aujourd'hui déjà, constatation assurément surprenante, les quelque cent vivants du premier volume ne sont pas tous admis parmi les cent du second. Seule une moitié est sortie victorieuse de la double sélection. Gagnants ou blackboulés de ces loteries littéraires, souvenons-nous des paroles de Chateaubriand : «La critique n'a jamais tué ce qui doit vivre».

ROGER AVERMAETE.



ENCORE LE PIPISME

Plusieurs de mes correspondants s'étant déclarés pipistes, j'ai transmis leur nom à l'auteur de ce manifeste d'un goût douteux. Non seulement il ne m'a pas remercié mais en ne révélant pas son identité, comme il l'avait promis, il a mangé sa parole. Il semble donc avoir de réelles dispositions pour faire une carrière d'homme politique. Si l'on en croit Jules Moch, un spécialiste, il y a dans le genre quatre types :

Ceux qui pensent et agissent,
ceux qui pensent sans agir
ceux qui agissent sans penser,
Et ceux qui ne pensent ni n'agissent.

Ceci me rappelle une anecdote. Ayant ébloui un fidèle de quelques fruits de son imagination, Camille Huysmans, après un silence pour juger de l'effet, conclut modestement :

— Mon cher, il suffit d'avoir des idées.

Vint la réplique :

— Encore faut-il qu'elles soient bonnes.

Et il suivit un silence prolongé.

R.A.